



LITTÉRATURE ROUMANE

LES DOÏNAS

POÉSIES MOLDAVES

DE V. ^{Vasil} ALEXANDRI

[Alexandri]

TRADUITES PAR

J.-E. VOINESCO

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR M. GEORGES BELL

ET AUGMENTÉES DE TROIS NOUVELLES PIÈCES

ET DE DEUX MORCEAUX EN PROSE

DEUXIÈME ÉDITION



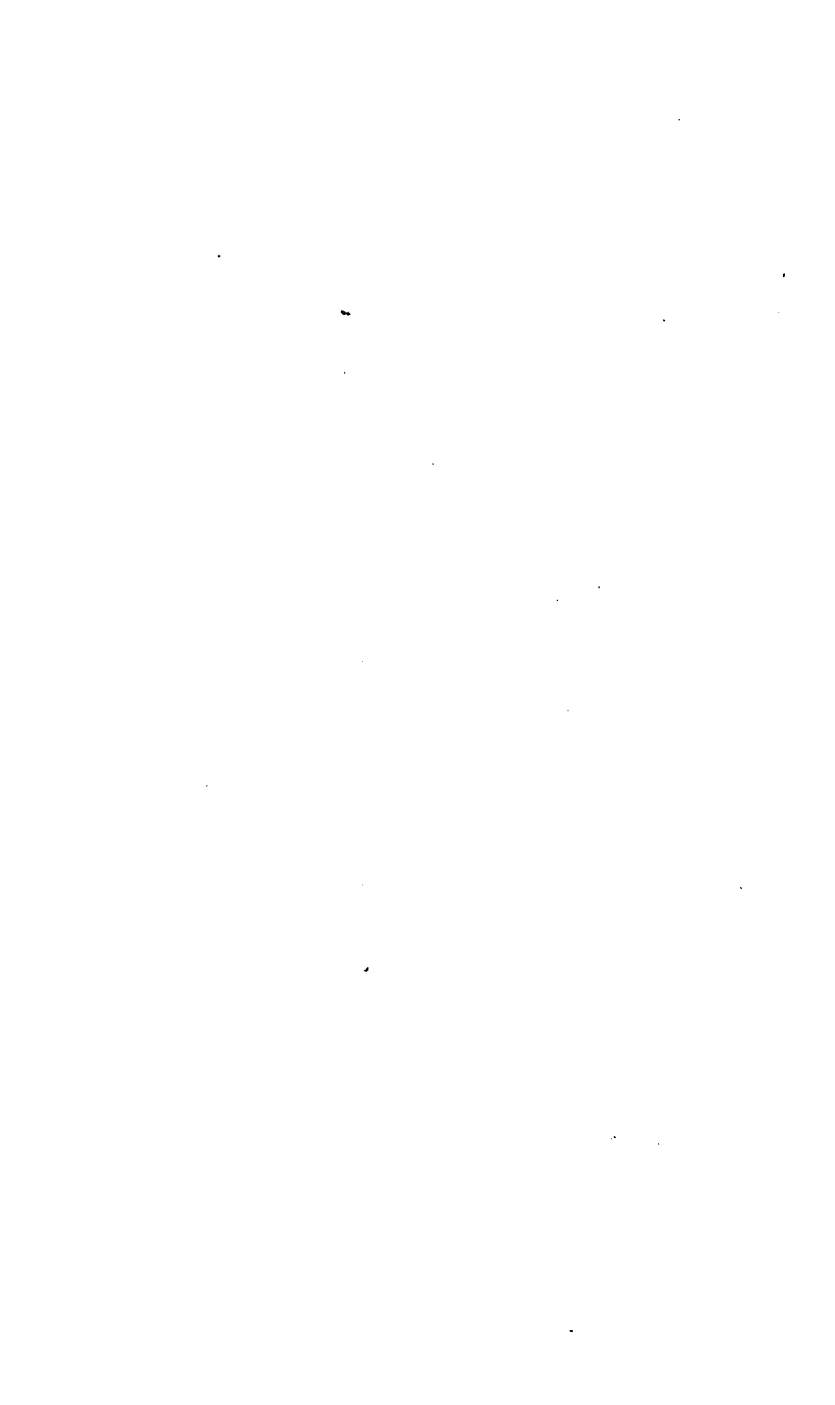
PARIS

JOËL CHERBULIEZ, ÉDITEUR

10, RUE DE LA MONNAIE, 10

A GENÈVE, MÊME MAISON

1855



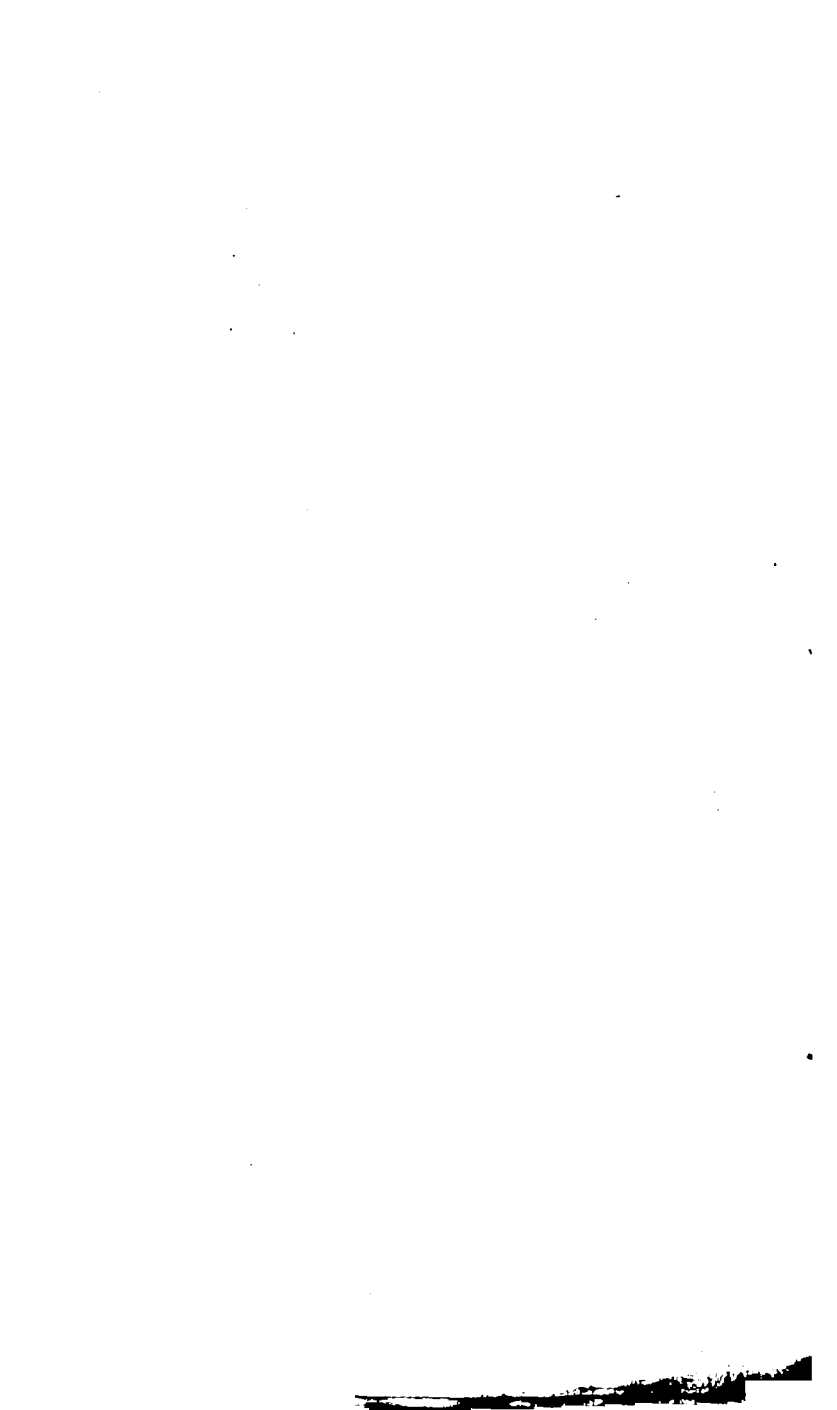
des grandes nations. Étudiée ainsi par grandes masses, l'histoire peut certainement fournir à l'imagination des penseurs des systèmes auxquels viendront toujours se rallier des esprits paresseux. Mais je ne saurais y voir la meilleure et la plus sûre méthode historique, celle qui se propose avant tout de nous conduire le plus directement à la vérité. Pour vous citer un exemple, Monsieur, je vous dirai que notre histoire de *France* est encore entièrement à faire, nonobstant les travaux beaucoup trop vantés des deux Thierry, des Fauriel, des Guizot, des Barante, des Sismondi. J'ai souligné le mot France à dessein, et ce simple signe typographique vous fait connaître ma pensée : par France, j'ai voulu dire tous les pays que l'on désigne ainsi de nos jours. M. Michelet est le seul qui se soit sérieusement et nationalement occupé de notre pays. Il a compris que l'histoire vit de détails. Il les a minutieusement recherchés, triés, mis en œuvre. Les étrangers surtout ne se trompent jamais sur le mérite et l'importance de semblables travaux. Malheureusement les forces d'un homme sont limitées, et l'histoire d'un pays comme la France ne peut être écrite que par une congrégation.

La terre roumaine, Monsieur, pourrait être plus heureuse. Un homme de bonne volonté, laborieux

première fois. Je voulus savoir quel était le peuple qu'on appelait ainsi, et, de la sorte, j'arrivai à me rendre un compte assez exact de vos origines nationales. Simples colonies militaires sous Trajan, vous étiez devenu un peuple à part dans cet empire grec que les Barbares déchiquetaient et morcelaient à plaisir pour se tailler des royaumes et se donner des terres fixes dans ses provinces. Cette noblesse, comme celle de tous les grands peuples, est inscrite dans la langue et sur le sol.

Depuis cette époque, bien des événements se passent dans ces contrées qu'arrose le Danubé. Vous voyez descendre de l'Occident ces croisés qui vont montrer à l'Orient de quelle bravoure sont capables les races du Nord ; vous voyez venir de l'Orient les Turcs qui, maîtres de Constantinople, s'avancent jusqu'à Vienne, comme pour reporter son défi à l'Europe occidentale. Enfin vous faites connaissance avec la race blonde des Slavons, qui descend du Nord pour se poser entre l'Orient et l'Occident.

Pendant que je suis tous ces mouvements de l'histoire, ma pensée se porte souvent vers les fils de ces colons qu'avait jetés en avant la grande et vénérable mère des nations. Faibles et isolés au milieu de ces grandes tourmentes, ils les laissent passer, attendant sans cesse des jours meilleurs.





Hongrois, les Polonais, les Serbes et autres peuples de race slave. Le cadre de cette lettre ne me permet pas de vous retracer ici le tableau de cette brillante période qui couvrit ma patrie de gloire, au prix de tant de larmes et de sang. Non, je ne vous énumérerai point les nombreuses luttes que nous eûmes à soutenir contre les Turcs et les Tartares ; luttes héroïques où, malgré les déchirements de l'intérieur et les harcèlements de nos voisins, nos aigles ont fait pâlir, jusque dans son sérail, le terrible Ilderim, et ont chassé au delà du Balkan, ces farouches enfants du Croissant. Il suffit de vous dire qu'enfin épuisée, divisée, morcelée même, la Roumanie succomba. La Moldavie et la Valachie demeurèrent encore quelque temps debout ; mais elles aussi furent bientôt obligées de subir la domination de la Porte-Ottomane sous le titre de protection ; elles se réservèrent bien, il est vrai, les droits et les privilèges qui garantissent la nationalité d'un peuple ; mais le repos et la tranquillité du pays n'en furent pas moins troublés par les incessants empiétements des Musulmans. Un malheur cependant, une calamité bien plus grande attendait ma pauvre patrie. Dès le XVIII^e siècle, la Moldo-Valachie, perdant le droit de se gouverner par des princes indigènes, subit l'opprobre du joug des Fanariotes.

La servitude, monsieur, est chose terrible ; mais rien de plus terrible que l'avilissement de la servitude sous les Fanariotes, race ignoble et bâtarde des Grecs habitants du Fanar. Non, l'Europe ne saurait se faire une idée d'une situation pareille à la nôtre sous le régime de ces nouveaux maîtres, esclaves eux-mêmes de la Turquie, vils, corrompus, rampants et voués à tous les mauvais instincts de la nature déchue.

Les arts et les sciences ne fleurissent guère dans les temps de trouble ; le progrès est lent, sinon impossible. Cependant en interrogeant l'histoire, on se convaincra

tionale, autant par ses propres productions que par la publication des vieilles poésies populaires qu'il a recueillies et arrangées avec tant de goût. Il est le premier qui, par son théâtre, ait frayé la route au drame populaire national. Eh bien, qu'il s'essaie aujourd'hui dans le poème héroïque, dans le drame sérieux, dans la haute comédie. Le succès de ses premières tentatives nous est un sûr garant de celui qu'il obtiendrait dans la voie nouvelle où nous le convions, au nom de ses amis et de sa patrie. D'ailleurs le poète n'a des droits à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité qu'autant qu'il a mis au jour le système tout entier de ses croyances religieuses, politiques et philosophiques. M. Alexandri, certes, ne nous contredira pas sur ce point.

J'ai senti le besoin de parler de deux choses saintes : du passé de mon pays et de ses titres à la sympathie de l'Europe. En donnant ici une traduction interlinéaire des poésies de M. Alexandri, je suis, certes, loin de croire que j'ai rendu les beautés dont elles fourmillent. Mon intention n'était que d'offrir au public français le calque, pour ainsi dire, d'un des principaux monuments de notre littérature naissante. Tout homme de cœur, pour peu qu'il aime son pays et sa langue maternelle, me comprendra. Qu'il daigne seulement jeter un coup d'œil sur ces poésies, mon but sera atteint, et mon travail largement récompensé.

J.-E. VOÏNESCO.

POÉSIE

« Fasse le Seigneur Dieu que tout ici-bas tourne à son
« avantage aussi rapidement que tourne mon fuseau.

« Mais s'il ne voulait pas venir!... Fasse l'esprit du
« mal qu'il soit éternellement frappé de maléfice, et
« poursuivi éternellement par la colère de l'enfer.

« Que ses yeux tournent dans leurs orbites ; que sa
« langue soit prise et que Satan, armé d'un fer brû-
« lant, lui arrache le cœur de la poitrine pour le jeter
« dans les flammes éternelles.

« Que le monstre vert le poursuive tant qu'il y aura
« devant lui de la terre pour courir et de la lumière
« pour voir ! Que les terribles esprits de la nuit, Hraconit
« (1) et Sang-Rouge (2), viennent le torturer à leur
« tour jusqu'à l'aurore. »

La vieille file avec plus de rage ; son fuseau devient invisible en tournant. Elle s'agite, elle frémit, car soudain une grande étoile vient de tomber du ciel ; une tache noire s'est posée sur le disque de la lune, et le feu du village voisin a diminué.

« O mon jeune bien-aimé, retire ta main de la
« Hora (3) qui tournoie autour de ce grand feu ; dé-
« tourne surtout tes doux regards des yeux de ces
« jeunes filles qui dansent avec toi, car elles ont de
« grands yeux qui portent malheur.

(1) Hraconit, esprit infernal dans la croyance populaire.

(2) Sang-Rouge, esprit infernal dans la croyance populaire.

(3) Danse populaire de la Roumanie qui rappelle exactement le chœur antique des Romains ; les femmes et les hommes se prennent par les mains et forment de grandes rondes au centre desquelles se tiennent les musiciens, *lautari*. Il est d'usage que l'un des jeunes gens chante pendant les évolutions de la danse ; ces chants portent également le nom de *horas*.

« plir mon vœu au prix de mon âme, que je te cède
« pour l'éternité. »

Elle dit, et tout à coup la vallée et la montagne retentissent d'un bruit étrange; les corbeaux croassent au sein des nuages, et sur la branche élevée d'un arbre reluisent soudain deux yeux ennemis.

« J'amènerai près de toi ton bien-aimé, dit à la
« vieille Kloantza une voix effrayante, mais à condition
« que tu me prennes sur tes épaules, et que tu fasses
« trois fois le tour de l'étang à travers les fleurs et les
« serpents de ses bords. »

La vieille Kloantza accepte sans plus songer au péché mortel qu'elle commet. Elle part en emportant Satan qui grince affreusement des dents, et qui blasphème tout le long de la route.

Elle saute, la vieille, elle court, elle vole, aiguillonnée par son ardent désir, pareille à un hibou qui s'élançe vers un ruisseau pour se désaltérer... Elle court, et derrière elle le fuseau se dévide en roulant dans les herbes.

Elle fuit, la vieille échevelée, semblable à un tourbillon de poussière; elle court sur le rivage glissant, et dans le silence profond de la nuit, Satan hurle, hurle toujours.

Des milliers d'esprits infernaux sortent aux rayons de la lune, glissent à travers les roseaux de l'étang et poursuivent, en sifflant, la folle Kloantza, qui saute et prononce des exorcismes.

La forêt retentit d'un long éclat de rire jusque dans ses profondeurs; la vallée et la montagne y répondent par un autre éclat de rire plus effrayant encore, mais elle ne s'en émeut pas.

« Abandonne tout : cellule, calotte, chapelets, mantille, et, si tu désires être joyeuse comme un jour de bravoure,

« Suis l'homme brave qui t'appelle au sein des bonheurs de ce monde ; car, une fois sa compagne, tu ne courras plus risque de prendre jamais le voile. »

On ne sait si la nonne a suivi le brigand ; mais, depuis, on n'entend plus des soupirs et des sanglots dans le jardin du couvent, là-haut sur la montagne.

IV

KRAIU-NOU

OU LA NOUVELLE LUNE

À cette heure du soir, où l'oiseau vole à son nid en jetant un petit cri plaintif comme un soupir ; à cette heure du crépuscule où il replie sa tête sous son aile et s'endort doucement parmi les feuilles ;

vœu s'accomplisse avant ton départ d'ici, ô croissant bien-aimé. »

Voilà qu'un bel étranger passant dans la sombre vallée entendit la voix de la jeune fille et vint s'arrêter en face d'elle.

Doux étaient les yeux, douce était la figure, douce aussi était la voix de cet étranger, car la nuit fut bientôt passée, et l'aurore trouva la belle enfant toute joyeuse.

Trois jours après elle portait à son cou un collier de superbes ducats ; elle avait sur les cheveux un voile blanc ; mais, hélas ! plus de fleurs roses sur ses joues.

Trois jours après, le croissant s'effaça du ciel, et, comme lui, le bel étranger disparut. La pauvre fille s'assit au bord du chemin, et le regretta beaucoup et pleura beaucoup après lui.

Trois jours après, là-bas, dans la vallée, il ne restait plus que son tombeau, et bien longtemps on entendait une voix plaintive passer dans le vent de la nuit et répéter avec douleur :

« Toi, qui vas gaiement sur la colline pour confier les secrets de ton âme au croissant de la lune, ô pauvre jeune fille, fuis à la tombée de la nuit, fuis le bel étranger à la voix caressante. »

Voilà qu'aux premiers rayons de l'aurore la jeune et noble Maghiare est déjà partie, montée sur un cheval blanc que personne n'avait encore dompté; elle est partie couverte de vêtements d'hommes et armée d'un glaive.

Frère! si tu avais les ailes de l'oiseau ou bien même les ailes du vent, tu ne pourrais l'atteindre dans sa course, car elle ne vole ni comme le vent ni comme l'oiseau léger, mais comme le *doru* ⁽¹⁾ qui fait mourir.

Plaines, vallées, nuages du ciel, tout disparaît derrière elle; quiconque la voit, l'aperçoit à peine comme une étoile qui brille un instant pour s'effacer aussitôt dans l'immensité.

La voici qui pénètre au sein des forêts profondes, au sein des forêts sans limites, où l'on entend hurler des milliers de bêtes fauves; et l'intrépide jeune fille avance par un petit sentier perdu.

Les ombres de la nuit s'étendent; l'esprit de la terreur prend son vol à travers le monde; le vent souffle et gémit; la forêt hurle et frémit; le tonnerre gronde sourdement dans le ciel.

Mais la jeune fille avance toujours; elle anime sans cesse le blanc coursier qui respire à peine et qui laisse de vastes espaces derrière lui... car celui qui est tourmenté par le *doru* se rit du vent et du tonnerre.

Voilà que, dans une heure fatale, ils sont arrivés aux bords d'une eau courante; petit ruisseau sans nom qui coulait mystérieusement dans le monde, en déposant une écume argentée aux pieds des fleurs de ses rives.

(1) Le mot *doru* n'a point d'équivalent dans la langue française; il exprime un sentiment puissant qui tient à la fois du désir, du regret, de l'espoir, de la douleur et de l'amour.

nument sacré en l'honneur de la chrétienté, et, suivi de ses vaillants Romains, il vient lui-même choisir sur les bords de la Putna, l'emplacement du saint autel.

Une foule immense l'accompagne et se répand sur les collines, comme les vapeurs qui s'étendent sur la surface des marais au coucher du soleil. De vaillants capitaines, couverts d'armures étincelantes, sont là sur leurs coursiers sauvages, et semblent attendre fièrement le signal des combats.

Le glorieux drapeau de la Moldavie flotte majestueusement dans les airs; la montagne retentit des sons prolongés du boutchoum (1), et la vallée résonne des chants des cornemuses.

Voilà que près d'une colline le prince Etienne s'est arrêté : tout se tait ; le peuple reste immobile, les regards fixés sur lui.

Trois guerriers portant des arcs montent sur la colline ; deux d'entre eux, pareils au sapin des montagnes, ont l'aspect fier et terrible du bison de notre pays ; ils portent la glouga (2) sur l'épaule, le glaive à la ceinture, et sur leur front un vaste bonnet de peau de mouton se courbe et se mêle aux boucles noires de leur chevelure.

Souvent ces deux archers, de leurs flèches lancées jusqu'aux nuages, ont arrêté l'aigle dans son vol à travers les feux des éclairs.

Bien des bêtes fauves au fond des forêts, bien des

(1) Long tuyau en bois de cerisier dont les bergers de la Roumanie tirent des sons mélodieux que l'on entend à de très-grandes distances. Anciennement le boutchoum servait à donner le signal des combats.

(2) Manteau en peau de mouton.

VII

ANDRÉ-POPA (*)

Qui passe dans la Vallée-Seca (2), armé d'un kangiar sans fourreau et la poitrine découverte ? C'est André Popa le fameux.

Depuis sept années il se joue bravement de l'autorité du prince ; depuis sept ans il pille sans relâche, le redoutable brigand André.

Jour et nuit à cheval, il prélève des contributions sur toutes les grandes routes, dans tout le pays, et les Albanais du prince fuient tant qu'ils peuvent devant lui.

Car il possède un fusil chargé de trois balles, et il possède encore un cheval, âgé de quatre ans, qui aime à mordre la chair des ennemis de son maître.

Et il possède encore sept frères, marqués au bras gauche du signe de la croix, lesquels ont sucé du lait mêlé de sang, et il n'a peur de rien au monde, le brave André Popa.

« Capitaine, mon frère, qu'aperçoit-on là-bas, du

(*) André le prêtre.

(2) Vallée aride.

VIII

GROZA LE BRIGAND

Pâle comme le cierge qui brûlait à sa tête, Groza le brigand gisait sur une vieille planche au seuil de la prison ; il dormait du sommeil éternel et personne au monde ne versait une larme sur sa mort.

La foule rassemblée autour de lui regardait son cadavre avec un sentiment de tristesse ; parfois des frissons de terreur semblaient parcourir cette foule ; d'aucuns faisaient le signe de la croix ; d'autres frappés de surprise, la main collée sur leurs joues, murmuraient :

« Est-ce bien là ce Groza si célèbre dans tout le pays, ce brigand si altéré de sang ? Est-ce bien lui, Groza, cette bête féroce qui, sans peur pour le noir péché, a détruit tant et de si belles existences ; lui qui a foulé aux pieds jusqu'à la religion ?... »

Voilà que du sein de cette foule sort un vieillard à longue barbe qui s'avance vers Groza ; il tire de sa bourse deux pièces de monnaie, et après avoir baisé la

IX

LA SOURCE ENCHANTÉE

Au fond de la vallée, étaient deux jeunes filles à blanchir de la laine ; elles lavaient, elles riaient et causaient ainsi près de la source :

« Quand le vent du soir soufflera à travers les champs de seigle, nous prononcerons trois fois l'exorcisme mystérieux ; puis nous regarderons au fond de la source.

« Et notre prière exaucée, nous verrons comme dans un miroir si nous aurons des destinées heureuses et des fiancés jeunes et beaux. »

Sitôt que le vent du soir souffla à travers les champs de seigle, les jeunes filles prononcèrent trois fois leur exorcisme et regardèrent au fond de la source.

Et tout à coup, sur la surface limpide de l'eau, elles aperçurent en souriant deux images flottant comme à travers un rêve matinal.

Ces deux images étaient blondes ; elles avaient de

la vie des heures favorables et des heures fatales. Malheur à ceux, malheur à celles qui prononcent des vœux dans une heure fatale !

XII

LA STRUNGA

Dans la forêt de Strunga, il est des brigands aux longs fusils, qui se jettent furieux sur la bourse des voyageurs.

Brigands terribles, enfants de mères folles, qui tirent sur la lune elle-même, et qui savent si bien faire chanter la feuille des arbres pendant la nuit (1).

Pauvre passant chrétien ! écarte-toi de cette route fatale, si tu veux terminer ton voyage sans malheur et sauver le reste de tes jours.

Là, dans un fourré que le soleil n'éclaire jamais, les

(1) Les habitants de la Romanie ont un talent admirable pour faire chanter les feuilles de certains arbres ; ils les placent entre leurs lèvres et leur impriment des vibrations qui produisent des mélodies tout à fait étranges.

il ouvre ses mâchoires, de l'une il touche le ciel, et de l'autre la terre.

— Oiseau des montagnes à la couronne de fleurs ! lorsque mon coursier s'élançe, il saute par dessus les mers et vole parmi les nuages.

— O Fet-Logofet, aux boucles luisantes, à la voix divine ! ne t'éloignes pas d'ici, ne t'éloignes pas, mon brave chéri, car moi je t'aime à en mourir.

— O charmante jeune fille, aux longues tresses d'ébène, au sein vierge ! pour ton amour, je veux acquérir de la gloire ou mourir !

XIV

LA HORA

Voici la hora qui commence au pied du grand chêne ; voici la hora qui tournoie ; viens, ma bien-aimée, près de moi, afin que je puisse te serrer la main, Marie Marioutza, comme hier au soir, à la fontaine.

Allons, fais bien résonner ta kobsa (1), noir esprit

(1) Espèce de mandoline à huit cordes.

bre. Aujourd'hui, c'est grand'fête; les balançoires tournent, chargées de jeunes filles; ah! que ma sandale grise se déchire sous mes pieds, et puissé-je mourir en dansant avec toi, Marie Marioutza?

XV

LE SYLPHE

(S B U R A T O R U I.)

« Ma petite sœur bien-aimée, ne connais-tu pas cette chanson du pays qui dit qu'à l'heure où les rayons du jour se retirent à travers les feuilles, le sylphe se jette à la poursuite des jeunes filles qui viennent cueillir des fraises dans le bois et qui portent comme toi des fleurs sur leur sein?

« Ce charmant lutin de sa main invisible leur vole les fraises, puis il les embrasse et les mord légèrement sur le front et sur la bouche. Ma sœur, ta lèvre est mordue; ma sœur, où sont les fraises que tu as cueillies! Dis, n'aurais-tu point rencontré le sylphe au fond du bois sombre?

— Ma petite sœur bien-aimée, la chanson du pays ajoute que le sylphe aime également à lutiner dans l'ombre épaisse les jeunes filles innocentes et blanches qui viennent cueillir des violettes dans le bois, et qui portent sur la gorge, ainsi que toi, de beaux colliers de perles.

« Ce charmant lutin leur brise les colliers dans son badinage caressant, et à la place de chaque perle il dépose un doux baiser. Ma sœur, ton collier est brisé ; ma sœur, où sont tes perles ? Dis, n'aurais-tu point rencontré le sylphe au sein du bois sombre ? »

Ainsi les deux jeunes et jolies filles se taquinaient en courant gaiement sur le même sentier, tandis qu'à la lisière du bois, deux jeunes gens aux cheveux noirs attachaient fièrement, l'un un bouquet de fleurs à son chapeau, l'autre un collier de perles à sa ceinture.

XVI

LE TATARE

CHANSON DU XV^e SIÈCLE

Pauvre Tatar, retiens ton cheval ;
Pauvre Tatar, serre-lui la bride ;

« Blanches et rondes, deux petites ailes s'élancent continuellement comme pour s'envoler au ciel, mais toi tu les retiens captives à la place où elles ont poussé.... Devine, ma toute chérie, ou, sinon, je les embrasse. »

Elle ne devina pas tout de suite, la rose enfant, et elle fut doucement embrassée sur les *seins*.

XVIII

LA JOLIE FILLE DES MONTAGNES

Montagnarde, jeune et belle, que ne passes-tu le ruisseau pour que je puisse te presser tendrement sur mon cœur.... Vrai Dieu ! je te ferais quitter pour toujours la maison de ton père et oublier tout, jusqu'au Seigneur Dieu lui-même.

N'es-tu point lasse de toujours filer devant ta porte ! jette ta quenouille dans les hautes herbes et saute légèrement par dessus le ruisseau, afin que nous allions cueillir ensemble, toi des fraises dans la prairie, et moi des fleurs sur ton beau sein.

Ici tout près, dans le bois couvert de feuilles vertes, il est une herbe abondante et fleurie qui lutine un petit

Le doru brûle la fleur de la jeunesse comme un soleil ardent ; le doru dessèche et flétrit le cœur qui en est atteint.

XX

DOINA D'AMOUR

La forêt soupire, la forêt gémit pour un jeune petit chevreuil. Hélas ! mon pauvre cœur gémit et soupire comme elle, pour une blonde jeune fille.

La feuille croît, la feuille tombe, et plus de chevreuil pour la ronger de ses dents ! Hélas ! que vais-je devenir ! le doru s'est emparé de mon cœur et le fait gémir sans cesse.

O mon cœur ! sois résigné, comme la terre sous les pieds des hommes, jusqu'à ce que la blonde jeune fille et le petit chevreuil reviennent à la forêt.

calmer les passions ardentes ? Désires-tu des parfums de basilic dont le pouvoir mystérieux attire les amants ? Veux-tu des parfums de muguet qui font rêver d'amour ?

« Cueilles-nous, ô sœur chérie ! pour nous enlacer dans tes cheveux et pour nous cacher dans ton sein. Nous serions si heureuses de caresser tes boucles soyeuses, et de terminer notre destinée sur ton beau sein ! »

Mariora se rendait à leurs vœux ; elle se plaçait sur l'herbe à côté d'elles, les caressait doucement, leur donnait de doux baisers, puis les mêlait à ses cheveux et s'en parait si gracieusement que les passants, émus à son aspect, s'arrêtaient en disant : « Voici la fée, la sœur chérie des fleurs ! »

Lorsqu'elle allait visiter les montagnes, les vieux *Carpathes* rajeunissaient tout à coup ; ils se couvraient de mousse verte, ils épuraient le cristal de leurs sources, ils éveillaient les oiseaux de leurs forêts et disaient à la jeune fée :

« Salut à toi, belle Mariora Floriora ! Dis-nous ce que tu veux ; confie-nous tes désirs. Veux-tu de l'eau pure et cristalline pour rafraîchir ta figure gracieuse ? Désires-tu jouer avec les petits des chevreuils, ou bien entendre le chant des oiseaux harmonieux ? Veux-tu goûter le miel de nos abeilles et connaître le charme de nos doïnas d'amour ? »

La fée se rendait à leurs vœux. Elle s'asseyait aux bords des ruisseaux murmurants ; elle plongeait sa figure gracieuse dans le frais cristal de l'onde ; elle goûtait le miel parfumé des abeilles ; elle jouait avec les petits des chevreuils, et son cœur était ravi par les chants des oiseaux qui voltigeaient sur la cime des

arbres, et par la douce mélodie des doïnas qui résonnaient au fond des forêts.

Partout où elle apparaissait, les douces paroles allaient à sa rencontre, et elle traversait la vie comme une abeille dans un parterre de fleurs. Parfois, cependant, elle s'arrêtait pensive, le cœur ému, car il lui semblait entendre une voix mystérieuse qui lui disait :

« Oh ! chère *Mariora Floriora* ! que tu es belle et gracieuse ! Que ton cœur est joyeux ! Tu as ensorcelé bien des esprits, tu as troublé bien des cœurs ! Mais as-tu pensé déjà, ou n'as-tu point pensé qu'il est temps d'aimer à ton tour, car le Seigneur Dieu t'a donné deux beaux yeux pour éclairer le monde, un sein voluptueux pour être caressé, et des lèvres charmantes pour être baisées ?

« Sais-tu, en outre, ou bien ne sais-tu point que tu dois mourir et puis ressusciter dans un autre monde, et que tu auras à rendre compte là-haut des trésors que Dieu t'a mis dans le cœur ? Toutes les fleurs de la terre prennent le chemin de la tombe pour retourner au ciel ; mais la fleur du lac se tient aux portes du paradis, et demande à ses sœurs ce qu'elles ont fait de leurs parfums ici-bas.

II

Voilà que, par une matinée de soleil, *Mariora* fit la rencontre d'un étranger monté sur un coursier sauvage des montagnes, lequel était marqué au front d'une étoile d'argent. Sitôt qu'elle l'aperçut, la jeune fée s'arrêta malgré elle en baissant les yeux devant lui ;

de la montagne et fixèrent leurs regards sur les deux ombres bienheureuses.

Mais à l'heure de minuit, ces ombres disparurent comme par enchantement ; alors la lune, poursuivant sa course dans le ciel, déclina lentement derrière les cimes des Carpathes, pendant que les étoiles, brillant d'un plus vif éclat, se parlaient ainsi :

« Fleurs errantes et lumineuses, avez-vous vu de vos yeux, là-bas sur la terre silencieuse, avez-vous vu la fée des montagnes aux bras de son amant ? Elle avait si bien oublié le monde dans l'extase de son amour, qu'elle ne nous a pas même aperçues.

« Où donc se sont cachés nos deux amants ? Voulez-vous, mes sœurs, que nous allions les découvrir ? Montons un peu plus haut dans le ciel, du côté de l'occident, et passons devant la petite fenêtre de cette chaumière perdue là-bas dans la plaine. »

Les étoiles prirent gaiement leur volée dans le ciel, se dirigèrent vers l'occident, s'arrêtèrent en face de la petite fenêtre, et leurs regards pénétrèrent dans l'intérieur de la chaumière. Ce qu'elles y virent, nul ne le sait ; mais tout à coup elles brillèrent d'un éclat ardent, puis elles s'éloignèrent dans l'espace en entrelaçant amoureusement leurs rayons.

Aux premiers rayons de l'aurore, lorsque les oiseaux commencent à chanter, la fée s'éveilla comme d'un rêve aux bras de son amant qui la pressait tendrement sur son cœur et lui donnait de doux baisers, tantôt sur ses joues roses, tantôt sur ses lèvres vermeilles, tantôt sur les ondulations de ses cheveux dorés, tantôt sur les divins contours de son beau sein.

Heureux amant ! il nageait dans une voluptueuse

léger nuage vers le ciel pendant que la voix du soleil descendait sur la terre pour dire à la fée :

« Oh ! chère Floriora, tu es bien belle, bien aimante, bien oublieuse du monde ; mais as-tu pensé jamais ou n'as-tu point pensé que le bonheur a un terme ici-bas et que les plus doux rêves finissent souvent amèrement ? Sais-tu, en outre, ma chère enfant, que les fleurs, tes sœurs chéries, ont dépéri dans les plaines et sur les montagnes, et qu'elles sont allées se plaindre au ciel de ton cruel abandon ? Eh bien , quoi qu'il arrive, que le Seigneur Dieu soit clément ou sévère pour toi, laisse-toi guider par la voix de ton cœur, car un seul instant d'amour dans la vie vaut une éternité de bonheur ! »

V

Quand la destinée le veut, il arrive plus d'événements en une heure que pendant des années entières.

Le troisième jour Floriora sentit son cœur se troubler et ses pensées devenir rêveuses, et ses yeux verser des larmes. Pourquoi pleurait-elle ainsi à côté de son amant ? Nul ne pourrait le dire ; elle pleurait sans raison aucune. Pourquoi les fleurs se couvrent-elles de larmes au matin ? l'aurore, pourquoi répand-elle une rosée de pleurs ?

La journée était calme ; le monde nageait dans la lumière et le silence ; les oiseaux se taisaient dans la fraîcheur des arbres ; l'ombre seule se mouvait à la surface de la terre en luttant contre les rayons du soleil et se retirait graduellement au sein des bois.

Floriora se sentait oppressée et agitée d'un pressentiment mystérieux : elle soupira tristement et dit à son

cruelle et la vie est bien amère loin du pays natal !

« Oh ! mon bien-aimé, cher fiancé de mon âme, écoute la voix de mon cœur qui t'appelle sans cesse, car le vent délicieux du printemps me fait rêver à ma patrie, et le vent qui souffle à travers les fleurs me rappelle mes sœurs chéries... Mais, hélas ! il n'est point de plus cruel regret que le regret de ton amour ! »

XXII

LE RÉVEIL DE LA ROUMANIE

Mars, 1848.

Vous qui restez plongés dans le sommeil, vous qui restez dans l'immobilité, n'entendez-vous pas comme à travers un rêve ce cri de triomphe qui monte vers les cieux, ce cri qu'à son réveil le monde jette comme une longue acclamation à un avenir glorieux ?

Ne sentez-vous pas tressaillir, ne sentez-vous pas battre vos cœurs avec force ? ne sentez-vous remuer dans votre sein un désir sacré, un vœu roumain, à cette voix de résurrection, à cet appel de la liberté qui pénètre et saisit toute âme humaine ?

« A nous les forêts et les vallées, à nous qui sommes
« jeunes et vaillants ; allons fermer la route aux *neseri*,
« allons jeter la terreur dans l'âme des Ciokoï. »

XXIV

LE PETIT OISEAU

Petit oiseau blanc, pourquoi restes-tu solitaire auprès de ton lit ? Le ciel n'est-il pas pur ? l'eau de la source ne coule-t-elle pas limpide ?

Pourquoi pleurer amèrement ? Vois comme tes frères s'égaient, comme ils voltigent et chantent joyeusement à l'ombre des bois !

Quelle douleur, dis-moi, quel regret tourmente ton pauvre cœur, pour que tu restes ainsi solitaire et que tu ne puisses plus chanter, cher petit oiseau ?

— L'eau est limpide, ô mon frère, la feuille frémit doucement dans le bois fleuri ; mais, hélas ! mon nid s'écroule, car depuis longtemps il est rongé par un serpent terrible.

— Frère, un immense vautour monte à l'horizon ; il fixe ses yeux, il allonge sa serre vers mon petit nid.

revoir tes montagnes retentissantes dont le front se perd au sein des nuages.

Et tes forêts aux riches feuillages, où l'on entend couler et murmurer tendrement de frais ruisseaux qui raniment le cœur, et des doïnas mélodieuses qui parlent d'amour; et ton beau ciel qui sourit si doucement à l'âme des Roumains, et tout ce qui m'aime et tout ce que j'aime en ce monde.

Voici l'heure du départ, voici l'heure pleine d'amertume! joie et bonheur, je laisse tout sur ta frontière, ô Moldavie bien-aimée! et mon cœur te dit avec amour : « Adieu! mon doux pays, sois heureux; puissé-je, à mon retour, te retrouver plus heureux encore! »

XXVII

RETOUR AU PAYS

Aux bords des précipices, glissant légèrement, je dépassais le vol de noirs corbeaux de l'hiver.

Mon petit traîneau, ainsi que mon bijou de cheval, imprimaient des taches blanches sur la blanche neige.

Nous allions sur la terre aussi rapidement que ma

pensée, et ma pensée volait aussi rapidement que moi dans le ciel.

Moi, je traversais en fuyant de grands amas de glaces; elle, traversait de grosses masses de nuages.

Car nous allions bien loin : elle, à la recherche d'une étoile ; moi, à la rencontre de mon pays.

En vain les arbres du chemin penchaient-ils leurs branches, secouaient-ils des flocons blancs sur ma route.

Le ciel en vain se couvrait d'orages, et la plaine de couches de neige.

En vain les loups, sortis des forêts, me poursuivaient-ils en hurlant avec le vent glacial de l'hiver.

Et les loups qui hurlaient, et les arbres muets restaient loin derrière moi, perdus dans les brumes épaisses.

Car nous allions bien loin : ma pensée et moi : elle, à la recherche d'une étoile ; et moi, à la rencontre de mon pays.

Dans mon beau pays, il est des chemins fleuris ; vole, ô mon coursier ! vole rapidement vers mon beau pays.

Là-haut, dans cette étoile céleste, il est un ange divin, vole, ô ma pensée ! vole là-haut auprès de mon ange.

Le pays n'est plus bien loin... Mon cœur le pressent déjà, et déjà le paradis est dans mon âme.

L'astre monte lentement dans les régions célestes, et mon bel ange m'a déjà souri du sein du paradis.

Effacez-vous, nuages épais ; voici ma douce étoile. Adieu, terre étrangère, voici mon beau pays.

Cependant je ne voudrais ni étoffes brodées d'or et de perles, ni larges caftans de visir, ni coursier à l'allure altière ; je ne voudrais ni sabres de Taban habitués au meurtre, ni longs tapis d'Ispahan qui s'affaissent mollement sous les pieds.

Allah ! je jure que, si j'avais le talisman de la mer, je ne voudrais être ni visir ni Patichah-sultan ; je ne voudrais ni trésors, ni kiosques, ni sérail ; je ne voudrais pas même caresser les houris du paradis aux fêtes du Baïram ;

Mais de mon cœur souffrant je ferais un filet invisible, et j'irais doucement, en tremblant, chercher le bonheur et prendre la fille de Topal, la charmante Biulbiuli, qui chante la nuit si doucement sur le rivage de Kandilli.

XXX

BIONDINETTA

LA PORTEUSE D'EAU DE VENISE

Un soir, sur la Piazzeta, le beau Mocénigo s'arrêta, joyeux, sur ma route, pour me dire : « BiondINETTE,

bien des beautés , bien des bijoux ; mais jamais Paris n'a possédé et ne possédera jamais une pareille beauté, un bijou pareil.

Bien des Parisiennes savent gaiement chanter et ravir leurs amants au sein des banquets nocturnes ; mais en fût-il jamais qui sût, aussi bien que Dridri, vider la coupe du plaisir en l'honneur de l'amour ?

Elle vint au monde pendant un carnaval, comme une bonne nouvelle, et, depuis, se riant de la mort et des mauvaises destinées, elle chantait ainsi sur les flots du monde :

« La vie passe rapidement ; l'amour est un soleil qui éclaire le cours de la vie. O vous, qui traversez le pays de la belle jeunesse, marchez, comme moi, le front dans la lumière !

« Le ciel bienheureux nous a envoyés ici-bas pour voyager ensemble, et nous a donné le sentiment, le désir du bonheur, et une âme ardente pour nous aimer.

« Mon cœur est plein d'amour et de lumière : il veut aimer jusqu'à la mort. Mon âme est toute radieuse... le paradis s'ouvre devant elle... Accourez tous à la voix de la joyeuse Dridri. »

Ainsi chantait, de sa voix harmonieuse, la chère enfant insouciante. Hélas ! elle croyait à l'amour et à ses illusions, comme à des biens célestes et infinis.

Elle ignorait qu'ici-bas la mort atteint de préférence le nom le plus doux, la plus tendre fleur, le vœu le plus suave, et les fait soudain disparaître comme un éclair passager.

Sous une croix funéraire la jeune artiste repose maintenant toute seule : seule et silencieuse, elle est perdue dans un coin du monde, sous la terre noire.

Beauté, jeunesse, gaieté, pouvait-on croire que vous péririez si tôt !... Hélas ! quoiqu'elle ait disparu à nos yeux, personne ne veut croire à la mort de ma chère Dridri.

XXXII

CHANT DU GONDOLIER

Sur la mer calme et murmurante, toutes les étoiles flottent légèrement ; hélas ! pourquoi seule manques-tu à leur chœur lumineux, ô mon astre charmant !

Un chant mélodieux s'élève des rivages et des canaux ; pourquoi, ma Ninitza, pourquoi n'entend-on pas aussi ta voix chanter gaiement ?

La nuit mystérieuse, aux tendres chuchottements, te réclame, ô ma bien-aimée ! comme sa plus belle couronne ; la gondole gémit tristement, car il y a si longtemps qu'elle ne t'a bercée sur les lagunes.

Ah ! descends leste et joyeuse du haut de ton noir palais ; viens régner, viens briller sur les flots comme un astre divin.

Voici la lune monter au ciel du sein des ondes ; son

Mon cœur est un jardin lumineux où chante un bel oiseau du paradis ; ma vie, couronnée de bonheur, passe au sein de l'éternité comme une belle journée de mai.

Car l'amour est un soleil, et mon âme une fleur, et ma vie un doux rêve ; car Ninitza, la bien-aimée, m'a fait trouver le paradis dans un sourire et dans un baiser.

XXXV

CHANT D'AMOUR

Vois-tu l'aigle altier, ô ma bien-aimée, comme il s'élanche, s'élève et vole au sein des nuages ? Ainsi mon âme, heureuse de ta présence adorée, s'élanche vers les cieux pénétrée de doux frissons.

Entends-tu la voix mystérieuse qui chante au milieu de la nuit, et flotte dans les airs avec le parfum des fleurs ? Ainsi s'élèvent dans mon cœur des voix mélodieuses, lorsque ce cœur te pressent de loin, ô mon bel ange !

Vois-tu, parmi les astres du ciel, les rayons lumineux que répand avec amour l'étoile de Vénus ? Ainsi,

XXXVI

FLEURS DE MUGUET

Bien des fleurs brillent dans le monde,
Bien des fleurs parfumées,
Mais, comme vous, petites fleurs de muguet,
Aucune fleur ne possède au monde
Parfum si doux et si doux nom.

Vous êtes les larmes des anges,
Sur la terre, du ciel tombées,

LACRĂMIORÉ

Multe flori lucescú in lume,
Multe flori mirositoare,
Dar ca voi, mici lacrimiore
N'are'n lume nici o floare
Miros dulce, dulce nome.

Voi sunteți lacrimi de angeri
Pe pământ din cer picate

Quand, parmi les étoiles bercées,
Leurs âmes pures
S'envolent en versant de douloureuses larmes.

Vous êtes délicates et blanches
Comme la bien-aimée de ma vie;
Avec vous, précieuses petites grappes,
Blanches petites perles,
Le printemps se fait des colliers.

Mais, tout à coup le vent froid,
Avant le temps vous fauche;
Ainsi le sort nous ravit
Tout ce qui au monde nous sourit :
La fleur périt, la vie passe !

Când pin stelle legănate
A lor suflete curate
Sborû versând duioase lacrimi.

Sunteți fragede și albe
Ca iubită vietii mele;
Cu voi, scumpe strugurele,
Albe mărgăritarele
Primavara' și face salbe.

Dar de-o dată ventul rece
Fără vreme ve cosește,
Astfel sorta ne răpește
Tot ce'n lume ne zimbește :
Flòrea pere, viața trece.

XXXVII

LA GONDOLETTE

Avec Ninitza, dans la gondolette,
Quand je me promène lentement,
Le passant de la Piazzeta
Nous regarde en soupirant.
Alors le ciel devient serein,
Il brille gaiement pour nous deux,
Et l'Adriatique se calme,
Se calme pour nous deux.

LA GONDOLETTA

Ku Ninitza'n gondoletă
Când me primblu'ncetișor,
Trecatoriul din piazzetă
Ne privește-oftând de dor.
Atunci cerul se'nsenină
Lucind vesel l'amindoi
S'Adriatica s'alină
Se alină pentru noi.

Dans les lagunes, s'il nous plaît
De flotter sur les vagues de la mer,
Pour nous le sirocco se tait
Au vert rivage du Lido.
Et sous sa longue rame
La gondolette saute doucement
Avec la Ninitza bercée,
Bercée sur mon sein.

Mènes-nous gaiement, rameur,
Du Lido à Saint-Marc ;
Prends le long du grand canal
Qui se courbe comme un arc.
Va, tant que ma bien-aimée Ninitza,

In lagună de ne place
A pluti pe-al mării val,
Pentru noi sirocco tace
Pe-a lui Lido verde mal,
Si sub lunga sa lopată
Gondoleta saltă lin
Ku Ninitza legănată
Legănată pe al meu sin.

Mână vesel, lopătare,
De la Lido la San Marc,
Jè de-alung canalul mare
Ce s'endăoe ca un arc.
Mergi cat draga mea Ninitză

Le ruisseau pur ne murmurait pas dans l'herbe ;
Et dans le nid, caché dans les feuilles,
Les petits oiseaux ne chantaient pas ;
Tout l'univers visible aux yeux
Comme la mort était muet.
Et semblait être dans l'attente
Des aquilons tempétueux.
Un aigle seul au haut du ciel
Traçait des cercles dans son vol,
Tandis que l'ombre de ses ailes
Papillonnait sur cette plaine
Voltigeait autour du héros.

— Qui donc es-tu, brave guerrier,
Dans ce désert ainsi perdu ?

— Qui je suis ?... soldat romain,
Soldat de l'empereur Trajan.

— Que cherches-tu, brave guerrier,
Tout seul ainsi dans ce désert ?

— Rome, ma mère, Rome l'antique
A mis cette arme dans ma main
Et m'a dit de sa voix puissante :
« Fils bien-aimé, toi, mon élu ;
« Toi, de tous mes enfants chéris
« Le plus puissant dans les combats,
« Va en Dacie, cours à l'instant,
« Cours anéantir les barbares,
« Et veiller sans cesse à ma garde,
« En sentinelle valeureuse.

« Va aux confins de mon empire
« Faire un rempart de ta poitrine ,
« Car on entend à l'horizon
« Un bruit sourd de pas ennemis ,
« Un grondement de voix barbares ! »

Je suis venu et j'ai vaincu !
J'ai dispersé tous les barbares ;
Et sur le sol de leur pays
Régnant en maître souverain
J'attends les hordes ennemies ,
J'attends les fléaux destructeurs ,
Qui, du Nord et de l'Orient ,
Viennent comme un déluge immense ,
Et bientôt auront envahi
Le monde entier sur leur passage.

— Malheur à toi ! pauvre guerrier...
Tu vas périr dans ce désert...

— Moi, périr, moi ! jamais, jamais !
Vienne un monde altéré de sang ;
Vienne une mer de flamme ardente ,
Ils ne pourront m'éloigner d'ici :
Ce qui est vert jaunira ;
Les grands torrents dessécheront ;
Et le désert, toujours, sans cesse ,
Autour de moi s'élargira ;
Mais moi, debout, toujours debout
A travers les flots enflammés ,
A travers les hordes barbares ,
A travers les fléaux cruels ,
Je lutterai, je combattrai
Sans être atteint par le trépas ;
Car je suis Romain , dans ma puissance ,
Et le Romain ne peut périr !

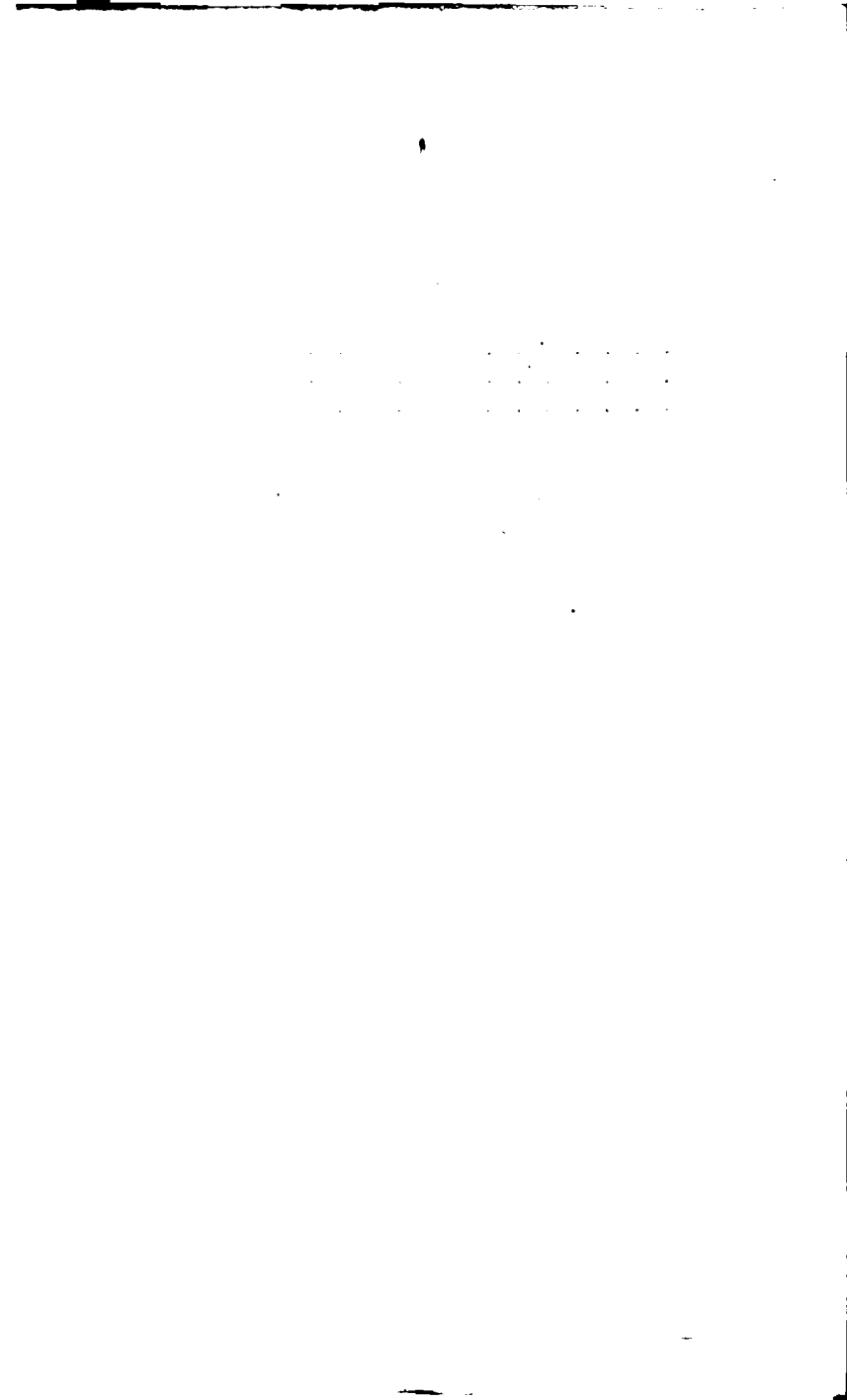
A peine a-t-il parlé , voici soudain
Briller comme un éclair au ciel ,
Voici briller, siffler, venir
Une flèche ardente... Elle frappe
Son bouclier qui vibre, résonne
Et la repousse sur le sol ,
Ainsi qu'un serpent venimeux.
Derrière elle, dans le lointain,
Apparaît un nuage noir
Et plein de bruits tumultueux ,
Qui, toujours vient, grandit sans cesse ,
Et s'étend, couvrant de la plaine
Tout ce que l'œil peut embrasser,
Entre le Nord et l'Orient.
Sentinelle ! veille à ton poste !
Le nuage terrible avance.
Sentinelle ! parais... alerte !
Le nuage crève... Ah ! voici ,
Voici les *langués* ennemies ;
Voici les hordes trop cruelles
Des Gépides et des Bulgares ,
Et des Lombards et des Avars.
Voici les Huns , voici les Goths ;
Ils accourent , comme un déluge,
Sur des coursiers, rapides comme des hirondelles,
Libres, ardents, sans freins, ni selles.
Coursiers agiles comme le vent...
La terre en tremble sous leurs pieds.
Ils sont nombreux comme le sable des mers !
Nombreux comme les cris du remords
Dans une conscience criminelle et sanglante,
Dans une âme livrée au péché.
En guerre le guerrier ! Frappe, combats à mort !
Deviens une foudre irrésistible,
Deviens Danube furieux,

Et les barbares tous en masse
Se livrent en proie à la mort.
Dix tombent morts, cent tombent morts,
D'autres centaines les remplacent.
Mille et mille ont trouvé la mort ;
Des milliers d'autres les remplacent.
Mais le héros, avec son épée,
Trace un sillon dans la mêlée
Et se rit des flèches sans nombre,
Car il est noble, il est Romain,
Il porte en lui sept existences.
L'hydre barbare en vain frémit de rage,
Courbe et recourbe ses anneaux,
Hurle, gémit, grince des dents
Et l'entoure de ses replis ;
Le fils de Rome, en son ardeur,
A saisi l'hydre dans ses mains,
L'étreint, l'étouffe, la brise
Et la dompte et la jette à terre.
Victoire ! victoire ! victoire !
Ils fuient, les Lombards, les Avars ;
Ils fuient, les Gépides, les Bulgares ;
Ils fuient, les Huns ; ils fuient, les Goths,
Ainsi que des flots qui débordent.
Ils s'en vont comme le vent,
Assourdissant la terre entière
De leurs gémissements amers
Et de leurs hurlements barbares.
Où sont les langues ennemies ?
Où sont les hordes implacables ?
Elles ont disparu soudain,
Ainsi qu'au matin de l'Automne
Fondent aux rayons du soleil
Les vapeurs grises, malfaisantes.
Au loin elles ont disparu :

Et le héros seul est resté ;
Les flots mugissent, les flots passent,
Mais les rochers restent debout.
Comme eux debout est le Romain,
Car le Romain ne peut périr.

.
.
. (1)

(1) Nous espérons pouvoir donner un jour la suite de ce beau poème.



que le gros de l'armée est resté en arrière à peu de distance, qu'il s'avance pour prendre d'assaut la forteresse. Les parents s'en vont alors, avec les prisonniers, à la rencontre du promis qui se présente avec une suite plus ou moins nombreuse. Lorsque les deux partis réunis sont arrivés en face de la demeure de la fiancée, ils se livrent tous ensemble à l'exercice de la course qui simule un tournoi. Les cavaliers les mieux montés et qui arrivent les premiers au but reçoivent des mains de la fiancée un voile brodé d'or ou de soie.

Ces exercices finis, tout le monde se rend à l'église. Le jeune marié et sa fiancée se tiennent debout sur un tapis où l'on a jeté des pièces de monnaie, témoignant par là le peu de cas qu'ils font des richesses pour ne chercher que le bonheur domestique. Lorsque le prêtre dépose sur leur front la couronne nuptiale, un des assistants jette à droite et à gauche des noix et des noisettes pour montrer que les jeunes mariés renoncent à tout jamais aux jeux de l'enfance et que des objets plus sérieux occuperont désormais leur vie.

De retour à la maison, un dîner est servi. Les mariés occupent le haut bout de la table ; à droite et à gauche se placent les beaux-pères et les témoins. Alors un des frères, ou, en son absence, un des plus proches parents du jeune homme, se lève et lui adresse la parole en ces mots :

« Frère, vous voici arrivé à l'âge du mariage et de la joie ; notre père vous accorde une place à sa table et vous marie aujourd'hui en vous unissant à une autre famille. Gardez toujours néanmoins la mémoire de ceux à qui vous devez le jour et conservez toujours votre amour à vos frères. Continuez à demeurer soumis de

d'observer fidèlement le précepte de l'Eglise : « Tu aimeras ta femme et ne lui causeras point de chagrin, « et tu vivras avec elle dans la paix du Seigneur. » Et toi, notre fille chérie, toi que nous avons élevée dans nos bras, que nous avons entourée de notre amour et de notre sollicitude paternelle, toi que nous avons nourrie du lait de notre tendresse et fortifiée de nos enseignements, voici l'heure de la séparation ; nous accomplissons aujourd'hui un devoir bien doux mais bien douloureux à la fois, en te laissant arracher de nos bras pour suivre celui que ton cœur a choisi. Vivez en paix ; quant à nous, nous ne cesserons de vous bénir et de prier le Seigneur qu'il vous accorde de longues et heureuses années, qu'il vous dirige dans sa sagesse et vous affermisse dans l'union et l'amour, afin que notre âme se réjouisse de votre bonheur, car vous êtes le seul soutien de notre faiblesse et la seule consolation des douleurs de notre vieillesse. Que le Seigneur Dieu daigne envoyer aussi ses bénédictions sur vos fils. »

La jeune fille se jette alors dans les bras tremblants de ses parents. Le marié se dispose enfin à emmener sa femme ; mais les frères de cette dernière se mettent en travers de la porte, la hache à la main — jadis c'était le sabre nu — et ne le laissent sortir que lorsqu'il a consenti à racheter son épouse par un don. Sa fiancée monte alors sur un chariot qui porte sa dot, ayant à ses côtés sa belle-sœur ou sa belle-mère. Le marié suit à cheval en compagnie des assistants, ses amis, qui, tout le long de la route, poussent des cris de joie et déchargent des pistolets.

Cependant le marié n'est pas encore au bout de ses tribulations. A peine est-on arrivé à la maison que les



SCÈNES HISTORIQUES

TIRÉES

DES CHRONIQUES MOLDAVES

ALEXANDRE LAPUCHNEANO (1564-1569).

I

„ Si vous ne me voulez pas, moi je vous veux. »

Jacob Héraclide Despote avait péri sous la massue de Stefan Tomche, qui, depuis lors, régnait en Moldavie. Mais Alexandre Lapuchneano, après deux défaites successives essuyées dans sa lutte contre les armées de Despote, s'était enfui à Constantinople ; là, il avait réussi à se faire donner par la Porte des troupes pour chasser l'usurpateur Tomche. Il rentra donc en Moldavie à la tête de sept mille spahis et d'un corps de trois

mille volontaires, pour reconquérir le trône qu'il n'eût jamais perdu sans la trahison des boyards. Il était, en outre, porteur d'un ordre du sultan enjoignant au khan des Tartares Nogais de lui donner autant de troupes qu'il en aurait besoin.

Lapuchneano cheminait ayant à ses côtés le vornic Bogdan ; l'un et l'autre, montés sur des étalons turcs, étaient armés de pied en cap.

« Eh bien ! Bogdan, dit après un court silence Lapuchneano, penses-tu que nous réussirons ?

— N'en doutez point, monseigneur, répondit le courtisan. Le pays gémit sous l'oppression de Tomche ; l'armée qu'il commande n'attend pour se rendre à nous que la promesse d'une augmentation de solde. Quant au petit nombre de boyards auxquels il a laissé la vie, la crainte seule de la mort les retient dans l'obéissance ; mais dès qu'ils vous verront venir à la tête de forces considérables, ils abandonneront Tomche pour passer sous vos drapeaux.

— Fasse le ciel que je ne sois pas forcé d'agir comme l'a fait Mirce le voëvod chez les Munteni (1) ! Je te l'ai déjà dit, je connais les boyards, pour avoir vécu longtemps parmi eux.

— Grande est la sagesse de Votre Altesse. »

Pendant ce dialogue, ils étaient arrivés près de Te-koutsch ; ils firent halte dans un bosquet.

Un aprobe (2) parut devant Lapuchneano.

« Seigneur, lui dit-il, des boyards viennent d'ar-

(1) *Les montagnards*, nom que les Moldaves donnent aux Valaques.

(2) Espèce de gendarme.

le stolnic Pierre ? N'est-ce pas vous qui m'avez choisi pour me porter au trône ? Et qu'avez-vous à reprocher à mon administration ? Quel sang ai-je versé ? Qui jamais a quitté ma maison sans avoir obtenu justice et consolation ou un adoucissement à ses peines ? Et maintenant, vous ne me voulez pas, vous ne m'aimez pas ! Ha ! ha ! ha ! »

Lapuchneano éclata de rire ; mais ce rire forcé et strident déguisait mal la fureur qui contractait les muscles de son visage et faisait étinceler ses yeux.

« Nous voyons bien , monseigneur , dit Stroïtsch , que les païens vont fouler de nouveau le sol de la patrie. Quand cette nuée de Turcs aura ravagé et dévasté le pays, sur quoi régnerez-vous ?

— Et avec quoi assouvirez-vous l'avidité insatiable de ces hordes de barbares que vous traînez à votre suite ? ajouta Spanciok.

— Avec vos biens à tous et non avec l'argent des paysans que vous dépouillez impitoyablement. Vous trayez le lait de la patrie ; à mon tour maintenant de vous traire. Assez , boyards ! retournez chez celui qui vous a envoyés , et dites-lui de ma part qu'il prenne bien garde de tomber entre mes mains , s'il ne veut pas que de ses os je fasse des flûtes , et que je ne recouvre mes tambours de sa peau. »

Trois des députés sortirent de la tente, le cœur navré de douleur. Motzok seul resta.

« Que me veux-tu ? lui demanda Lapuchneano. »

Motzok se prosterna à ses pieds.

« Seigneur ! seigneur ! s'écria-t-il, ne nous punissez pas dans la mesure de nos forfaits ! Songez que vous êtes Moldave ; rappelez-vous le précepte de l'Écriture,

du peuple. En effet, le règne de Lapuchneano avait été trop court pour qu'il eût eu le temps de dévoiler l'odieux de son caractère.

Les boyards tremblaient ; leurs appréhensions étaient d'autant plus fondées, qu'ils savaient que le peuple les détestait, et que le prince ne les aimait guère.

En effet, Lapuchneano n'eut pas plus tôt ressaisi les rênes du gouvernement, qu'il ordonna immédiatement qu'on remplît toutes les forteresses de la Moldavie, celle de Chotin exceptée, de bois sec et qu'on y mit le feu. Il voulait, par ce moyen, anéantir ces formidables asiles des mécontents qui, à l'abri derrière leurs remparts, ourdissaient des complots et des révoltes. En même temps qu'il détruisait ces foyers de la féodalité, il se servit de tous les prétextes pour dépouiller les boyards de leurs biens, afin de leur ôter tout moyen de séduire et de corrompre le peuple.

Pour rendre ces mesures encore plus efficaces, il eut soin de pratiquer de temps en temps quelques exécutions, propres, selon lui, à imprimer dans les âmes une terreur salutaire. Au moindre méfait, sur la plainte la plus frivole, la tête du boyard était attachée à un poteau devant la porte de son palais, avec une inscription portant la déclaration du délit vrai ou supposé. Puis, à peine cette tête commençait-elle à pourrir, qu'une autre la remplaçait.

Les mécontents n'osaient plus souffler mot, encore moins risquer quelque tentative. Une garde nombreuse, composée de mercenaires albanais, serbes et hongrois, suivait partout le prince ; les hommes de la plus vile condition, échappés à la vindicte des lois, ou expulsés de leur pays, avaient trouvé asile auprès de Lapuch-

puis me taire. Hier, au moment où j'allais rentrer chez moi, une dame s'est jetée avec cinq enfants devant mon radvan (1) et m'a arrêtée pour me montrer une tête clouée à la porte de votre palais. « Vous en répondrez devant Dieu, m'a-t-elle dit; oui, vous aurez à rendre compte, madame, de ce que vous n'empêchez pas votre époux de tuer impitoyablement nos pères, nos maris et nos frères. Voyez-vous cette tête, c'est celle de mon mari, le père de ces cinq enfants restés aujourd'hui orphelins ! » Et elle me montrait de la main la tête dégouttant encore de sang; et la tête me fixait d'une manière horrible ! Ah ! seigneur, depuis cet instant, cette tête est sans cesse devant mes yeux ; j'en ai peur ! je ne puis avoir de repos.

— Eh bien ! que me demandez-vous, que voulez-vous de moi ? lui demanda Lapuchneano.

— Je veux que vous ne répandiez plus de sang ; que vous fassiez cesser ces massacres ; que je ne voie plus de têtes coupées, car mon cœur se brise.

— Je vous promets qu'à partir d'après-demain vous n'en verrez plus, répondit Lapuchneano ; je vous prépare en même temps pour demain un bon remède contre la peur.

— Comment ! que voulez-vous dire ?

— Soyez tranquille ; demain, vous le saurez. Aujourd'hui, chère princesse, allez soigner les enfants et la maison, ainsi qu'il convient à une bonne ménagère ; disposez tout pour le dîner que je veux donner demain aux boyards. »

La princesse Roxandre sortit après lui avoir de nou-

(1) Voiture princière dans la forme des chaises à porteur.

voir à son approche les reliques du saint tressaillir dans leur chässe.

Remontant ensuite dans sa stalle, il se tourna vers les boyards et dit :

« Messieurs les boyards, depuis le jour où j'ai repris les rênes du gouvernement, j'ai déployé une grande sévérité ; j'ai même poussé, je l'avoue, la rigueur jusqu'à faire couler le sang, quoique, j'en prends Dieu à témoin, ces sévérités coûtassent beaucoup à mon cœur. Mais, vous le savez tous, je n'ai agi ainsi que dans le désir de mettre un terme aux révoltes et aux trahisons qui désolaient ce malheureux pays, alors que de perfides ennemis ne cessaient de travailler à ma perte, sans souci de l'abîme où ils plongeaient la patrie. Aujourd'hui les temps sont changés ; les boyards, revenus à de meilleurs sentiments, reconnaissent que le troupeau ne peut se passer de pasteur, comme l'a dit le Sauveur lui-même : *Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées*. C'est pourquoi, vivons désormais en paix et aimons-nous les uns les autres comme des frères, conformément à l'un des dix commandements : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*. Pardonnons-nous réciproquement nos fautes, car nous sommes tous mortels et sujets à l'erreur, et prions notre Seigneur Jésus — à ce mot il fit un nouveau signe de croix — de nous remettre nos offenses, ainsi que nous le faisons à ceux qui nous ont offensés. »

Lorsqu'il eut fini cette étrange et incohérente allocution, il redescendit de sa stalle, s'avança jusqu'au milieu de l'église, fit de nouveau force signes de croix, et, se tournant vers le peuple assemblé, en face, à droite et à gauche :

« Pardonnez-moi, dit-il, braves gens, et vous, boyards, aussi !

— Dieu vous pardonne, Monseigneur, » cria la foule, à l'exception de deux jeunes boyards, qui, plongés dans la méditation, se tenaient à la porte de l'église appuyés contre une tombe. Personne n'avait fait attention à eux.

Lapuchneano sortit de l'église après avoir renouvelé aux boyards son invitation pour le banquet ; il monta sur son cheval et s'en retourna au palais. La foule ainsi que les boyards se dispersèrent.

« Eh bien ! dit l'un des jeunes boyards qui s'étaient abstenus de mêler leur pardon à celui des assistants dans l'église, que dis-tu de tout cela ?

— Je dis que tu feras sagement de ne pas paraître tantôt à la table du prince, répondit l'autre. » A ces mots, ils se mêlèrent dans la foule. Ces boyards étaient Spanciok et Stroïtsch.

A la cour, on avait fait de grands préparatifs pour le banquet. Le bruit s'était aussitôt répandu que le prince s'était réconcilié avec les boyards. Ceux-ci paraissaient ravis d'un changement qui, en calmant leurs appréhensions personnelles, ouvrait devant leurs yeux une nouvelle perspective de richesses et d'honneurs. Quant au peuple, il se montrait indifférent à cette réconciliation dont il n'attendait aucun bien pour lui-même pas plus qu'il n'en appréhendait de suites fâcheuses. Les plaintes qu'il eût été en droit de faire entendre s'adressaient moins à la personne du prince Alexandre qu'à celle de son ministre, le vornic Motzok, qui n'usait de son crédit que pour opprimer les citoyens. Les abus qu'il faisait de son autorité avaient excité plus d'une fois les

murmures du public ; mais Lapuchneano, ou ne les entendait pas, ou n'en tenait pas compte.

L'heure du dîner approchait, les boyards commencèrent à arriver à cheval, escortés chacun de deux ou trois domestiques. Ils remarquèrent, en entrant, que la cour était remplie de militaires et que quatre canons étaient braqués contre la porte du palais ; mais ils pensèrent qu'ils avaient été placés là pour célébrer la cérémonie par des salves, selon la coutume. Quelques-uns soupçonnèrent bien un guet-apens ; mais, une fois entrés dans la cour, ils ne pouvaient plus en sortir, car les portes avaient été refermées aussitôt sur eux, et des sentinelles nombreuses veillaient à chacune.

Lorsque les boyards, au nombre de quarante-sept, se furent rassemblés, Lapuchneano se plaça en tête de la table, ayant à sa droite le logothète Trotouchan et à sa gauche le vornic Motzok. La musique commença à jouer ; les mets furent apportés et posés sur la table.

A cette époque, la mode des mets délicats ne s'était pas encore introduite en Moldavie ; le plus grand banquet ne se composait alors que de quelques plats. Après le borche polonais, venaient les mets grecs préparés aux légumes et flottant dans le beurre ; puis le pilau turc et enfin les rôts cosmopolites. La nappe de la table était, ainsi que les serviettes, en filali fait dans la maison. Les plats sur lesquels on servait les mets, les assiettes et les verres étaient en argent. Tout autour des murs, il y avait plusieurs rangs de pots de terre ventrus pleins de vin d'Odobesti et de Cotnar. Derrière chaque boyard se tenait un domestique pour lui verser à boire. Tous ces domestiques étaient armés.

Dans la cour, à côté de deux génisses et de quatre

pouvante, s'agitant dans une effroyable mêlée, les bourreaux confondus avec les victimes. Les boyards, sans méfiance et désarmés, surpris lâchement par derrière, tombaient, la plupart, sans pouvoir se défendre. Les plus âgés mouraient en faisant le signe de la croix ; mais les plus jeunes vendaient chèrement leur vie. Les chaises, les plats, les assiettes, les pots qui garnissaient la table, tout devenait une arme dans leurs mains. Les uns, quoique grièvement blessés, se cramponnaient avec fureur à la gorge des assassins, et, oublieux de leurs blessures, les serraient jusqu'à les étouffer. Si quelqu'un d'entre eux parvenait à mettre la main sur un sabre, oh ! alors il vendait cher sa vie ! Plusieurs soldats périrent ; mais, en définitive, pas un boyard ne resta vivant. Quarante-sept cadavres gisaient par terre. Au milieu de la confusion de cette lutte, la table avait été renversée, les pots étaient brisés ; le vin, mêlé au sang, formait une mare sur le pavé. En même temps que ce massacre avait lieu dans la salle du haut, un autre massacre encore plus horrible venait de commencer dans la cour. Les domestiques des boyards se voyant inopinément attaqués par les soldats, prirent la fuite. Le peu qui parvinrent à s'échapper en s'élançant par dessus les murs, allèrent donner l'alarme dans les maisons des boyards, et, se renforçant au moyen des autres domestiques qui étaient restés au logis, ils tâchèrent de soulever le peuple. Une masse considérable se porta devant le palais, dont elle se mit à battre les portes à coup de hache. Les soldats, troublés par le vin, résistaient faiblement ; la foule, grossissant de moment en moment, devenait plus furieuse.

Le bruit de l'émeute parvint jusqu'à Lapuclincano,

groupes se formèrent pour délibérer sur ce qu'on demanderait au prince. Enfin plusieurs voix crièrent de différents côtés :

« Qu'il diminue les impôts ! — Plus de corvées, plus de redevances !

— Qu'on ne nous opprime plus, qu'on ne nous dépouille plus !

— Nous sommes ruinés, nous n'avons plus d'argent ! — Motzok nous a tout pris. Motzok ! Motzok ! c'est lui qui nous dépouille ; c'est lui qui donne des mauvais conseils au prince. Qu'il meure !

— Qu'il meure, oui, qu'il meure ! Nous voulons la tête de Motzok ! »

Ces dernières paroles, qui répondaient au sentiment général, furent comme une étincelle électrique. Toutes les voix s'unirent pour ne former qu'un cri : Motzok ! nous voulons la tête de Motzok !

« Eh bien ! qu'y a-t-il, que veulent-ils ? demanda le prince à l'intendant le voyant venir ?

— La tête du vornic Motzok.

— Comment ? qu'est-ce ? s'écria celui-ci en faisant un bond comme s'il avait marché sur un serpent, tu as mal entendu, ami, ou si tu veux rire, tu choisis mal ton temps. Que signifient ces paroles ? qu'ont-ils à faire avec ma tête ? Non, ce n'est pas possible, tu es sourd, te dis-je, tu as mal entendu.

— Au contraire, dit le prince, c'est qu'il a très-bien entendu. Écoute plutôt toi-même, d'ici tu peux distinguer leurs cris. »

Et, en effet, les soldats résistant faiblement, n'avaient pu empêcher le peuple d'escalader les murs du haut desquels il criait à tue-tête :

« Qu'on nous livre Motzok ! nous voulons la tête de Motzok !

— Malheur, malheur à moi ! s'écria alors le lâche. Sainte Vierge ! ne m'abandonnez pas , je suis perdu ! Quel mal leur ai-je donc fait , à ces gens-là ? Vierge Marie, sauvez-moi de ce péril , et je jure de vous faire bâtir une église, de passer le reste de mes jours dans le jeûne, de monter en argent votre image miraculeuse qui est au monastère de Neamtzo. Et vous , Monseigneur, tout-puissant Seigneur ! n'écoutez pas ces rustres , ces vilains ; faites tirer sur eux ; qu'ils meurent tous. Je suis un grand boyard, moi ; eux ne sont que des vilains.

— Vilains , oui , mais nombreux , répondit Lapuchneano avec un grand sang-froid. Tuer un si grand nombre d'hommes pour un seul, ne serait-ce pas commettre un grand péché ? Je t'en fais juge toi-même. Va donc mourir pour le bien de la patrie, ainsi que tu t'en vantais lorsque tu vins me dire que le peuple ne me voulait pas et ne m'aimait pas. Je suis charmé que ce soit lui qui se charge aujourd'hui de te payer les services que tu m'as rendus autrefois, alors que tu vendis mes troupes à Antoine Sekeli, et m'abandonnas pour passer dans les rangs de Tomche.

— Infortuné ! infortuné ! s'écria Motzok en s'arrachant la barbe, car il comprit aux paroles du tyran qu'il n'y avait plus de salut pour lui. Du moins , accordez-moi le temps de faire mes dernières dispositions ; ayez pitié de ma femme et de mes enfants ; laissez-moi aller me confesser. »

Et il pleurait, il se lamentait, il sanglotait.

« Assez ! lui cria Lapuchneano , ne te lamente pas

comme une femme ; sois donc courageux, sois un vrai Roumain. A quoi bon, d'ailleurs, aller te confesser ? Que dirais-tu à ton confesseur ? Que tu es un brigand et un traître ? Toute la Moldavie le sait. Allons ! qu'on l'em-mène et qu'on le livre au peuple. Qu'on dise à celui-ci que c'est ainsi que le prince Alexandre récompense les oppresseurs et les voleurs du pays. »

L'intendant des prisons et le capitaine des lefedgis le saisirent immédiatement et se mirent à l'entraîner ; l'infortuné boyard criait en se débattant de toutes ses forces ; mais que pouvaient ses mains affaiblies par l'âge contre quatre bras vigoureux ? Il s'efforçait en vain de s'affermir sur ses pieds. Il trébuchait à chaque pas contre les cadavres de ses compagnons, et glissait dans le sang qui commençait déjà à se figer sur les dalles. Enfin, ses forces l'abandonnant, il fut entraîné par les satellites du tyran qui le hissèrent, plus mort que vif, sur la plate-forme, et le précipitèrent au milieu de la foule.

L'infortuné boyard tomba dans les serres de l'hydre aux mille têtes, qui, en un clin-d'œil, le mit en morceaux.

« C'est ainsi que le prince Alexandre récompense les oppresseurs et les voleurs du pays ! s'étaient écriés les envoyés du tyran.

— Vive notre prince ! » répondit la foule, et, satisfaite de cette victime, elle se dispersa.

Pendant que le malheureux Motzok périssait ainsi, Lapuchneano avait ordonné qu'on desservit la table, et qu'on coupât la tête à tous les cadavres qu'il fit jeter par la fenêtre. Puis, prenant les têtes, il les disposa de sa propre main au milieu de la table, suivant l'ordre de

— Rien. Les sloujitores s'étaient pris de querelle, mais tout est apaisé. »

A ces mots il prit la princesse par la main et la conduisit dans la salle.

A la vue d'un si horrible spectacle, la princesse poussa un cri terrible et s'évanouit.

« La femme est toujours femme, dit en souriant Lapuchneano ; au lieu de se réjouir, elle s'effraie. » Et, prenant la princesse dans ses bras, il la rapporta dans ses appartements, puis retourna dans la salle où l'attendaient le capitaine des lefedgis et l'intendant des prisons :

« Toi, dit-il en s'adressant au premier, fais jeter dehors les cadavres de ces chiens et range leurs têtes sur les murs du palais ; et toi, dit-il à l'intendant, tâche de mettre la main sur Spanciok et Stoïtsch.

Mais ceux-ci avaient déjà pris la fuite et étaient près du Dniester ; les hommes qu'on expédia à leur poursuite eurent beau se hâter, ils ne purent les atteindre ; ils n'arrivèrent qu'au moment où ils franchissaient la frontière.

« Dites à celui qui vous envoie, leur cria Spanciok, que nous nous reverrons avant de mourir. »

IV

« Si je me rétablis, je vais en tonsurer aussi plus d'un. »

Quatre années s'étaient déjà écoulées depuis la scène que nous venons de décrire, et Lapuchneano,

cruauté lui apparaissaient hideuses et effrayantes ; il lui semblait les voir l'appelant devant le tribunal de l'éternelle justice. Il se retournait en vain sur son lit de douleur, il ne pouvait y trouver le repos.

Un jour, il fit appeler près de lui le métropolitain Théophane, les évêques et les boyards, et, après leur avoir déclaré qu'il se sentait arrivé au terme de la vie, il leur demanda pardon à tous avec beaucoup d'humilité. En même temps, il leur recommanda son fils Bogdan, qu'il instituait son héritier, en les priant de l'aider de leurs lumières, car un faible enfant, disait-il, ne saurait, s'il était abandonné à ses seules forces, ni se défendre contre les ennemis puissants dont il est entouré, ni défendre la patrie. Quant à moi, ajouta-t-il, alors même que je viendrais à me relever de cette maladie, je suis résolu à aller finir mes jours dans le monastère de Slatina ; aussi je vous demande en grâce, Pères évêques, quand vous me verrez près de mourir, donnez-moi la tonsure.....

Il ne put en dire davantage. Les convulsions commençant, un évanouissement semblable à la mort lui glaça tout le corps. Le métropolitain et les évêques, croyant qu'il rendait l'âme, s'empressèrent de lui donner la tonsure et l'appelèrent Païsius, de son premier nom de Pierre, qu'il portait avant son avènement à la principauté.

Ensuite ayant proclamé prince le jeune Bogdan et salué régente la princesse Roxandre, sa mère, ils expédièrent des dépêches à tous les boyards du pays, ainsi qu'aux boyards émigrés et à tous les commandants des armées.

échappe pas un seul!... Ah! j'étouffe... de l'eau! de l'eau! de l'eau!» Et il tomba à la renverse, écumant de rage et de colère.

La princesse et le métropolitain sortirent. Spanciok et Stroïtsch allèrent à leur rencontre.

« Princesse, dit Spanciok la prenant par la main, cet homme doit mourir tout de suite. Voici une poudre, versez-la dans sa boisson.....

— Du poison! grand Dieu! s'écria la princesse avec effroi.

— Oui, du poison, continua Spanciok. Si cet homme ne meurt pas de suite, la vie de Votre Altesse et celle de cet enfant sont en péril. Le père a assez vécu; il a assez commis de crimes; qu'il meure, pour que le fils soit sauvé! »

Un valet sortit de la chambre du malade.

« Qu'est-ce? lui demanda la princesse.

— Le malade a repris connaissance; il demande de l'eau et son fils. Il m'a ordonné de ne pas revenir sans lui.

— Ah! il veut le tuer! s'écria douloureusement la mère, et elle serra avec frénésie l'enfant contre son sein.

— Vous n'avez pas de temps à perdre, madame, ajouta Spanciok. Rappelez-vous l'exemple de la princesse du voëvod Stefan, et hâtez-vous; choisissez entre l'époux et le fils.

— Que me conseillez-vous, mon révérend père? demanda la pauvre femme au métropolitain; et ses yeux fondirent en larmes.

— Il est cruel et féroce cet homme, ma fille; que le

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
▲ M. J. VOINESCO.	5
▲ M. ALEXANDRE WEILL.	15

POÉSIE

I. — La Doïna.	25
II. — La vieille Kloantza.	27
III. — Le Brigand et la Nonne.	32
IV. — Kraïu-Nou ou la Nouvelle Lune.	34
V. — La jeune Maghyare.	38
VI. — Les trois Archers ou l'Autel du Monastère de Putna.	41
VII. — André Popa.	44
VIII. — Groza le Brigand.	47
IX. — La Source enchantée.	49
X. — La Croix abandonnée ou le Strigol (Vampire).	51
XI. — L'Heure fatale.	53
XII. — La Strunga.	55
XIII. — Fet-Logofet.	57
XIV. — La Hora.	58
XV. — Le Sylphe (Sburatorul).	60

	Pages
XVI. — Le Tatar, chanson du XV ^e siècle.	61
XVII. — Cinel-Cinel.	63
XVIII. — La jolie Fille des Montagnes.	64
XIX. — Le Doru.	65
XX. — Doïna d'amour.	66
XXI. — La Fée des Montagnes, légende roumane. . .	67
XXII. — Le Réveil de la Roumanie.	80
XXIII. — Chant des Brigands.	82
XXIV. — Le petit Oiseau.	84
XXV. — 31 janvier 1844, jour de l'affranchissement des esclaves.	85
XXVI. — Adieux à la Moldavie.	86
XXVII. — Retour au Pays.	87
XXVIII. — Le Rêve.	89
XXIX. — Le Pêcheur du Bosphore.	91
XXX. — Biondinetta, la porteuse d'eau de Venise. . .	92
XXXI. — Dridri.	94
XXXII. — Chant du Gondolier.	96
XXXIII. — Canzonette sicilienne.	97
XXXIV. — Chant de bonheur.	98
XXXV. — Chant d'amour.	99
XXXVI. — Fleurs de muguet. — Lacrimiore.	101
XXXVII. — La Gondolette. — La Gondoletta.	103
XXXVIII. — La Sentinelle perdue, pièce inédite.	106

PROSE

À M. MICHELET.	117
COUTEMES DU PAYS ROUMAIN. — Une demande en mariage. — Cérémonie de la noce chez les habitants des campagnes. . .	121
SCÈNES HISTORIQUES TIRÉES DES CHRONIQUES MOLDAVES. — Alexandre Lapuchneano (1564-1569).	129